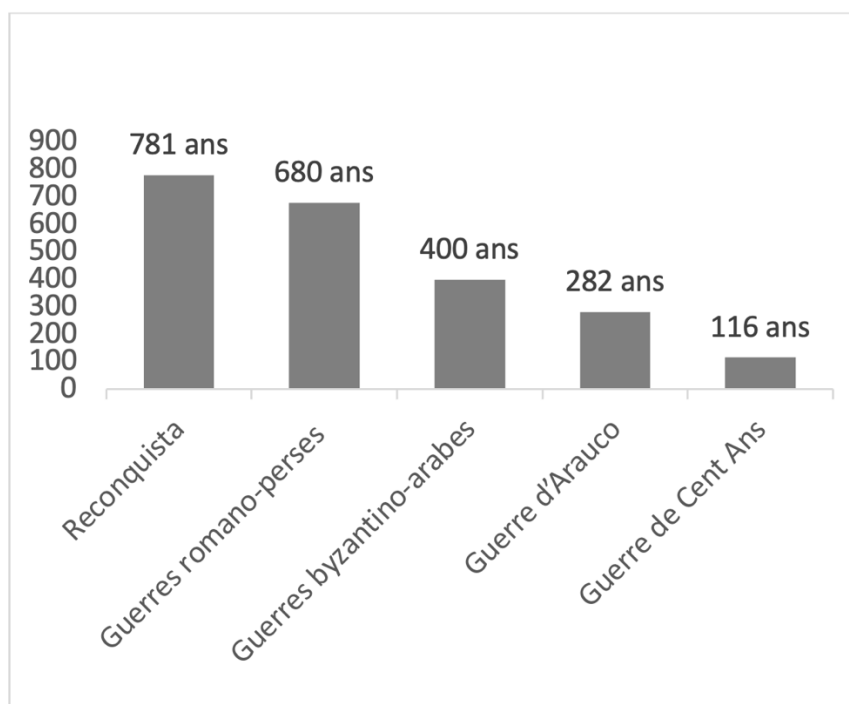


La guerre d'Iran : une guerre sans fin ? Souvenons-nous de Clausewitz

Les « guerres sans fin » - entrecoupées de trêves, de négociations et de reprises des hostilités - ne sont pas rares dans l'histoire. La Perse elle-même en a longtemps fait l'expérience.

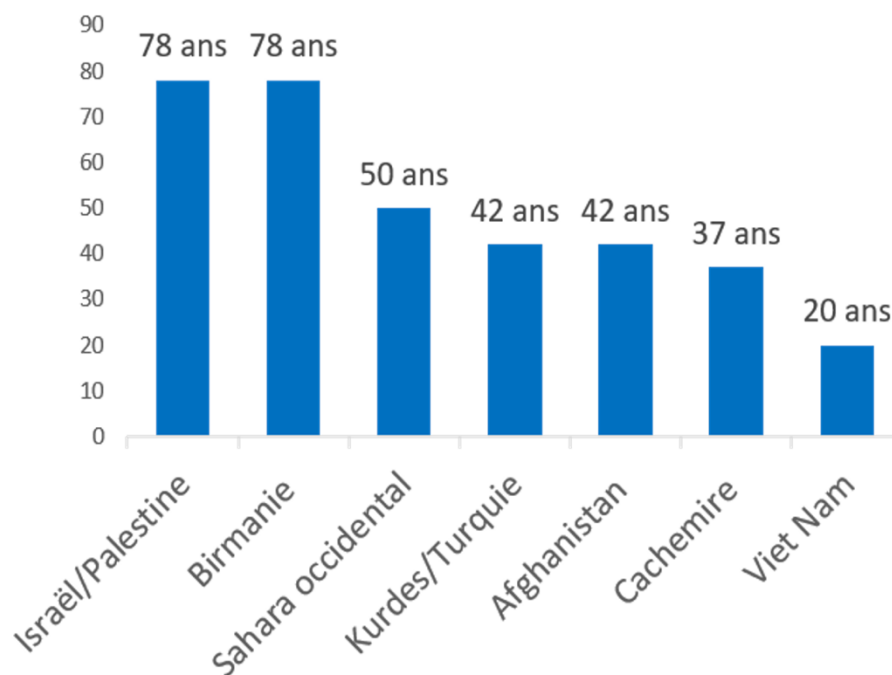
Dans l'histoire longue de l'humanité - de l'Antiquité à la Renaissance, en passant par le Moyen Âge -, les guerres prolongées ont surtout été nourries par les querelles dynastiques et religieuses, les ambitions territoriales, la maîtrise des ressources et le contrôle des routes commerciales. À partir de la fin du XVIII^e siècle, les rivalités idéologiques et la formation de grandes alliances ont pris une place croissante, sans pour autant faire disparaître les ressorts plus anciens (cf. graphiques ci-dessous).

Les guerres sans fin : quelques exemples tirés de l'Antiquité et du Moyen-Âge



Source: LCV Research

Les guerres les plus longues depuis 1945



Source: LCV Research

Si l'on adopte une perspective de long terme, plusieurs raisons conduisent à penser que l'affrontement entre les États-Unis, Israël et l'Iran est appelé à durer, même si les phases de combats ouverts alternent avec des périodes d'accalmie. L'histoire montre qu'un conflit se prolonge lorsqu'aucun camp ne parvient à imposer une paix politique durable. La supériorité militaire peut permettre de remporter des batailles ; elle ne suffit pas à clore une guerre lorsque son objectif politique demeure hors d'atteinte.

Dans le cas iranien, le conflit n'est pas seulement militaire : il est aussi géopolitique, idéologique et civilisationnel. Les forces profondes qui le structurent depuis 1979, avec l'avènement de la République islamique, restent largement à l'œuvre : mémoire historique, fanatisme religieux, impératifs de sécurité nationale, équilibres régionaux et rivalités de puissance. Depuis la révolution islamique, cet affrontement est inscrit dans les institutions du régime, même s'il a longtemps pris une forme davantage terroriste - par l'intermédiaire de ses relais régionaux - que directement militaire. En Iran, l'opposition aux États-Unis, le « Grand Satan », et à Israël constitue un pilier de la légitimité du pouvoir. Ce serait donc une erreur de croire que le conflit dépend des seuls Trump, Netanyahu ou Khamenei.

Éliminer des dirigeants ne détruit pas les institutions. Affaiblir les réseaux régionaux ne supprime pas les capacités balistiques. Faire pression sur l'économie ne garantit pas la capitulation. Détruire un programme nucléaire n'efface pas le savoir scientifique.

C'est toutefois Clausewitz¹ qui nous offre les clés les plus éclairantes pour comprendre la durée des guerres. Celle-ci tient, selon lui, à plusieurs facteurs.

a) La durée nourrit la durée, à travers ce que Clausewitz appelait les « frictions » : erreurs, usure, fatigue, contraintes logistiques, renseignement imparfait, mauvaise coordination, fragmentation des coalitions, réactions inattendues et adaptation de l'ennemi. Ces frictions sont inhérentes à tout conflit : la guerre ne se déroule jamais comme prévu et la capacité d'adaptation de l'adversaire est souvent sous-estimée. Poutine a sans doute sous-évalué la capacité d'innovation technique de l'Ukraine, notamment dans le domaine des drones. Face à l'Iran, la supériorité aérienne américaine incite l'adversaire à privilégier les missiles, les drones et les opérations indirectes ; la destruction d'infrastructures encourage leur enfouissement ; la pression sur le programme nucléaire peut renforcer la volonté d'acquiescer à une dissuasion ; enfin, la décapitation des réseaux peut accélérer leur décentralisation.

D'une manière générale, les drones changent radicalement la face des guerres futures. Il n'y a désormais plus d'avantage aussi net aux grandes puissances dans la mesure où on peut pratiquer une guerre « low cost » (peu intense à la fois sur le plan financier et humain). Anéantir de manière durable un ennemi comprend un coût énorme.

b) La défense est souvent plus forte que l'offensive. Le défenseur bénéficie de plusieurs avantages : profondeur territoriale, connaissance du terrain, dispersion des forces, etc. Cette asymétrie favorise l'enlisement. L'attaquant doit réussir presque en permanence ; le défenseur, lui, doit simplement éviter l'effondrement.

Cette logique vaut d'autant plus pour l'Iran qu'il s'agit d'un vaste pays de près de 90 millions d'habitants, dont la superficie dépasse 3 fois celle de la France métropolitaine et dont le relief est largement montagneux. Historiquement, peu de puissances étrangères sont parvenues à contrôler durablement le plateau iranien. À cela s'ajoute le réseau d'alliés et de partenaires armés que Téhéran a constitué depuis plus de 40 ans dans la région : Hezbollah, milices chiites irakiennes, Houthis et groupes palestiniens, selon les périodes et les contextes.

De plus, le cœur de la confrontation se situe sur le détroit d'Ormuz : il s'agit d'un espace géographique limité qui peut être atteint facilement par les drones.

c) La tentation est forte de ne pas aller jusqu'à la guerre absolue. La distinction entre guerre absolue et guerre réelle est fondamentale chez Clausewitz. La première tend vers l'escalade

¹ Carl von Clausewitz officier prussien (1780-1831) *De la guerre* (éditions de Minuit)

extrême : destruction totale des forces adverses, montée aux extrêmes et concentration maximale des moyens. La seconde est freinée par le calcul politique, les contraintes économiques, la solidité des alliances, la crainte de l'escalade, l'incertitude et les limites imposées par les sociétés. Aujourd'hui, les capacités militaires américaines sont considérables, mais la tolérance politique à une guerre longue et coûteuse reste faible, compte tenu notamment de l'expérience douloureuse au Vietnam et en Irak.

Une invasion suivie d'une occupation de l'Iran serait, à l'évidence, extrêmement coûteuse pour les États-Unis. Parallèlement, une guerre régionale totale menacerait les infrastructures pétrolières et le commerce mondial, tandis qu'une escalade incontrôlée risquerait d'élargir encore le conflit.

Il en résulte une guerre limitée dans ses moyens, mais potentiellement illimitée dans le temps. Le paradoxe est profondément « clausewitzien » : plus les acteurs cherchent à éviter la guerre totale, plus ils peuvent s'accommoder d'une guerre partielle et prolongée. Tant que la logique de dissuasion fonctionne, le conflit peut durer des décennies.

d) La profondeur de l'enjeu politique peut justifier une guerre très longue, surtout lorsque la survie de l'agresseur ou de l'agressé paraît en jeu. Pour Israël, la menace existentielle réside dans l'accès éventuel de l'Iran à l'arme nucléaire. Pour Téhéran, c'est la survie du régime qui se joue. Pour les États-Unis, l'enjeu politique est plus indirect : garantir la libre circulation du pétrole, protéger Israël et les alliés du Golfe, et empêcher l'émergence d'une puissance régionale dominante.

e) La multiplicité des centres de gravité rend l'adversaire plus difficile à combattre. Chez Clausewitz, le centre de gravité désigne le point où se concentre la puissance de l'ennemi : son armée, ses alliances, ses centres de pouvoir ou sa cohésion politique.

Or, dans le cas iranien, plusieurs centres de gravité coexistent : le pouvoir religieux, le pouvoir civil, les Gardiens de la révolution, le programme nucléaire, les capacités balistiques, les réseaux régionaux et le nationalisme iranien. Cette multiplicité complique considérablement la tâche de l'adversaire.

f) Le « point culminant » de l'offensive est déterminant : au-delà, les gains marginaux de l'attaque diminuent. Cette idée plaide plutôt en faveur d'offensives éclair. La France a été vaincue militairement, politiquement, économiquement et moralement par l'Allemagne en à peine 6 semaines, en mai-juin 1940, alors même que son armée terrestre passait pour l'une des plus puissantes au monde. Elle s'est effondrée bien avant que l'offensive allemande n'atteigne son point culminant. La guerre en Ukraine dure désormais depuis 4 ans et demi ;

celle d'Iran, depuis 5 mois, alors que la plupart des observateurs tablaient sur des scénarios bien plus courts.

Au total, on retrouve la logique de nombreuses rivalités historiques, dans lesquelles l'objectif n'est plus tant de vaincre que d'empêcher l'adversaire de l'emporter.

L'alliance américano-israélienne peut frapper les installations nucléaires, éliminer des dirigeants, affaiblir les alliés régionaux de Téhéran et détruire des infrastructures ou des capacités militaires. Mais elle ne peut pas, en l'état, occuper l'Iran, changer durablement son régime - à supposer même que cet objectif soit souhaitable - ni supprimer sa capacité de reconstruction.

Inversement, l'Iran ne peut vaincre Israël militairement. Il peut seulement user l'État hébreu, accroître le coût politique et économique du conflit et agir par l'intermédiaire de ses réseaux régionaux.

Chaque acteur cherche ainsi à préserver une capacité de nuisance. La confrontation demeure donc principalement aérienne, navale, cybernétique et clandestine, dans une logique de dissuasion plutôt que de conquête. Même lorsqu'un front est neutralisé, d'autres peuvent rester actifs. Cela explique que les affrontements prennent souvent la forme d'une « guerre de l'ombre » - assassinats, sabotages, cyberattaques et frappes limitées - plutôt que celle d'une guerre ouverte et totale.

Or, empêcher durablement l'adversaire de l'emporter n'est pas un objectif que l'on atteint une fois pour toutes : il faut sans cesse renouveler l'effort.

Il ne s'agit donc pas nécessairement d'une guerre conventionnelle permanente, mais d'une rivalité stratégique durable. Dans ces conditions, des cessez-le-feu ou des périodes de détente peuvent survenir, sans qu'il soit pour autant pertinent d'anticiper une victoire nette ou un traité de paix définitif à brève échéance.

En l'absence d'une telle issue, les succès militaires ne feront probablement que modifier le rapport de force avant la phase suivante.

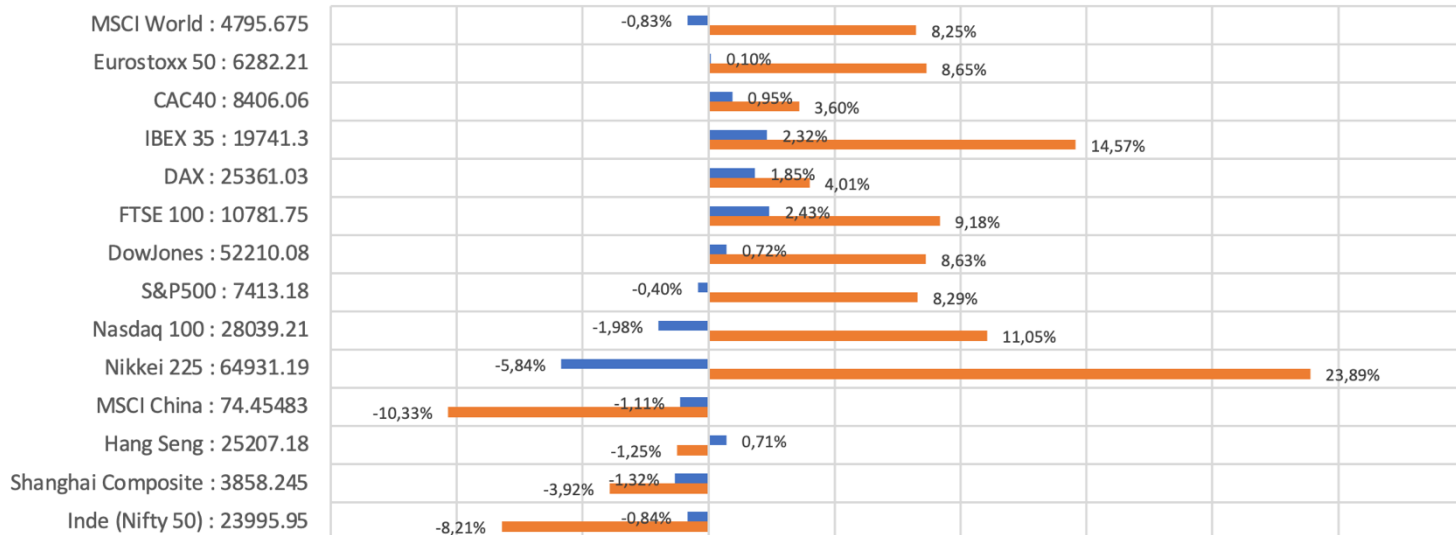
Il faut donc plutôt envisager une guerre sans fin : un conflit amorcé dès 1979 et qui, aujourd'hui encore, paraît loin de pouvoir s'achever.

Pour l'investisseur, cela signifie avant tout un prix structurellement plus élevé pour les énergies fossiles et une incitation additionnelle pour les thématiques de souveraineté².

² Voir notre alerte du 18 décembre 2025 : « Europe : développer sa souveraineté ou accepter le naufrage : conséquences pour les investisseurs »

ACTIONS

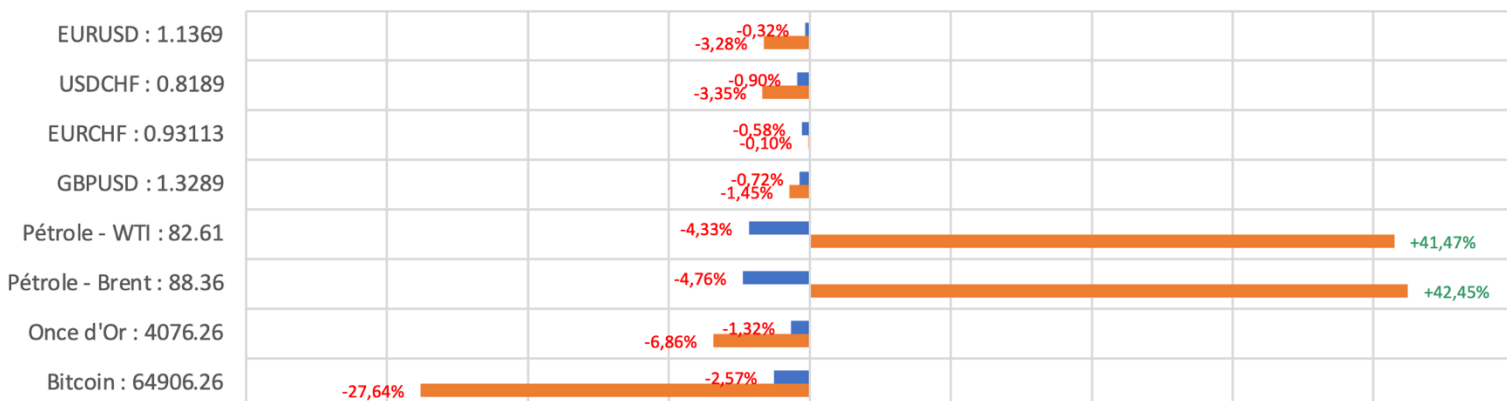
-15,00% -10,00% -5,00% +0,00% +5,00% +10,00% +15,00% +20,00% +25,00% +30,00%



■ 1 semaine ■ YTD

CHANGES ET MATIÈRES PREMIÈRES

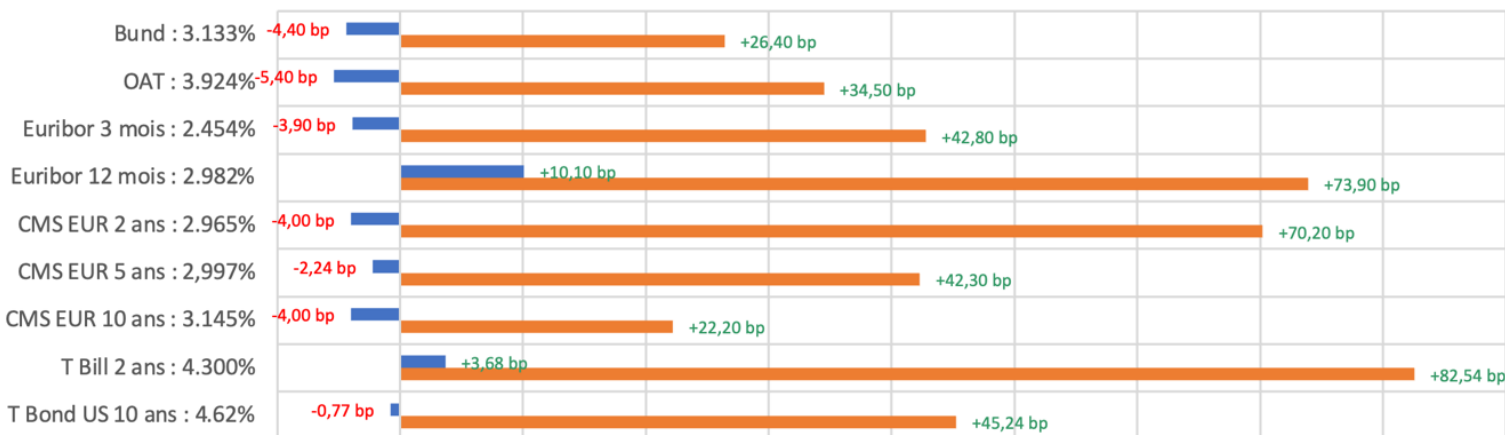
-40,00% -30,00% -20,00% -10,00% +0,00% +10,00% +20,00% +30,00% +40,00% +50,00%



■ 1 semaine ■ 1er janvier

TAUX D'INTÉRÊT

-10,00 bp +0,00 bp +10,00 bp +20,00 bp +30,00 bp +40,00 bp +50,00 bp +60,00 bp +70,00 bp +80,00 bp +90,00 bp



■ 1 semaine ■ 1er janvier

Avertissement

Ce document est rédigé conjointement par SOCOFI et APICIL INVESTMENT SOLUTIONS.

À propos de SOCOFI

La Société Socofi (LCV Research, ou Les Cahiers Verts de l'économie) élabore des diagnostics économiques et financiers. Elle produit des analyses et prévisions économiques et financières internationales.

Socofi est une entreprise totalement indépendante et transparente, dotée des bases de données et des moyens d'information nécessaires à la préservation de son indépendance et de son impartialité. Cette indépendance est aussi garantie par le fait que Socofi n'est prestataire d'aucun service d'investissement ou de vente de produits financiers susceptibles d'influencer ses conclusions, recommandations ou conseils.

Ce document est donné à titre d'information. Il ne constitue ni une offre commerciale ni une incitation à investir. Il est strictement confidentiel et établi à l'attention exclusive de ses destinataires. Il ne saurait être transmis à quiconque sans l'accord préalable écrit de Socofi.

Cette recherche, comme son contenu, sont la propriété exclusive de Socofi et ne sauraient être reproduits sans accord préalable et sans spécification de sa source datée.

La recherche, les conclusions, les données et les diagnostics contenus dans ce document n'engagent pas la responsabilité de Socofi

Contenu non-contractuel ne constituant ni une offre de vente ni un conseil d'investissement. socofi@socofi.com

À propos de APICIL INVESTMENT SOLUTIONS

APICIL INVESTMENT SOLUTIONS est une marque d'EQUITIM, entreprise d'investissement régulée par l'ACPR sous le numéro 11283 et par l'AMF.

Adresse : 127 rue d'Aguessseau, 92100 Boulogne Billancourt

www.apicil-is.com – hello@apicil-is.com

Avertissements :

Sauf mention contraire, la source des données est Socofi (Les Cahiers Verts de l'économie).

Ce document est donné à titre d'information. Il ne constitue ni un conseil en investissement, ni une offre commerciale, ni une incitation à investir, ni une recommandation, ni un acte de démarchage. Le contenu est non-contractuel.

Il est strictement confidentiel et établi à l'attention exclusive de ses destinataires. Il ne saurait être transmis à quiconque sans l'accord préalable écrit de Socofi et APICIL IS et sans spécification de sa source datée.

La recherche, les conclusions, les données et les diagnostics contenus dans ce document n'engagent pas la responsabilité de Socofi ni d'APICIL IS.

Les performances passées ne préjugent pas des performances futures. L'investissement dans des instruments financiers présente un risque de perte en capital.